

REINHARD GEHLEN
En 1944 il commandait les « armées étrangères de l'Est »

DECLASSIFIED AND RELEASED BY
CENTRAL INTELLIGENCE AGENCY
SOURCE METHODS EXEMPTION 3828
NAZI WAR CRIMES DISCLOSURE ACT
DATE 2001 2005

*Pourquoi la mise à la retraite
d'un général allemand de 66 ans
inquiète-t-elle tant les Américains ?
Parce que ce général s'appelle
Reinhard Gehlen et qu'il dirige
tout le réseau d'espionnage
germano-américain
en Europe de l'Est... et ailleurs.*

ATT # 1 TO OFPT-12950

12-15 Avril 1967

L'espion

Quand un transformateur électrique explose à Berlin-Est, quand un acte de sabotage est commis dans la République démocratique allemande, on sait — on croit savoir — à quoi s'en tenir, et on dit automatiquement : « Ce sont les hommes de Gehlen qui ont fait le coup. » Est-ce vrai, est-ce faux ? On n'en a que très rarement la preuve. Mais ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que non seulement dans la R.D.A., mais dans tous les pays communistes où il y a du « travail » à faire, on retrouve « les hommes de Gehlen ».

Tout récemment, on a pu lire dans la presse polonaise une information ainsi conçue : « Trois membres de l'organisation Gehlen ont été arrêtés sur le territoire de la République populaire de Pologne. Ils ont fait des aveux complets. » Pas un mot de plus : c'est qu'on n'étale pas publiquement ce genre d'affaires.

Le "docteur"

Le nom de Gehlen et le prénom de Reinhard sont très courants en Allemagne, mais le Reinhard Gehlen en question est unique ; à 66 ans, il est général, ce qui n'est rien, mais il est aussi chef des services de renseignement de la République fédérale allemande, ce qui est énorme. On a pu le voir, la semaine dernière, dans des journaux ont cru pouvoir annoncer qu'il allait prendre sa retraite ; les ambassades de divers pays, et en particulier l'ambassade française, assaillirent les ministères de Bonn de coups de téléphone pour demander anxieusement si la nouvelle était exacte. On n'en sait encore rien aujourd'hui, mais on ne croit pas, à moins que, si vraiment l'idée lui en est venue, Gehlen pourrait aller tranquillement cultiver son jardin, sans que cela cause de graves inconvénients.

C'est que Reinhard Gehlen — ses anciens collaborateurs l'appellent « le docteur », bien qu'il n'ait aucun

droit à ce titre — passe, à juste titre, en Allemagne pour « l'homme qui sait tout ». Pour cela, il dispose d'un budget d'au moins cent millions de marks par an (soit cent vingt millions de francs lourds) et d'un appareil extrêmement vaste et ramifié qui groupe près de trois mille personnes à salaire fixe, plus un nombre bien plus considérable de ce qu'on pourrait appeler des « contractuels », payés pour des opérations précises.

« Le docteur » est l'homme le plus haï et le plus redouté dans tous les pays communistes. Une de ses spécialités est d'y établir des « positions » à partir desquelles sont recueillies des informations portant sur deux points essentiels : d'abord savoir où en est l'adversaire quant aux armements et à la répartition stratégique de ses forces ; ensuite découvrir ce que cet adversaire connaît de la situation militaire de l'Allemagne fédérale.

Pour y arriver, Gehlen dispose d'hommes triés sur le volet qu'on appelle ses « V-men » (V pour *Vertrauen* : confiance en allemand).

S'introduire en Allemagne de l'Est est relativement facile pour les « V-men » : beaucoup d'entre eux y ont des parents et, avec un passeport en règle, il leur est alors très facile, malgré le « mur » de Berlin, de passer la frontière. Des centaines de collaborateurs du « docteur » ont des « contacts » en R.D.A. et y font « travailler » des hommes et des femmes.

Bien que la discrétion soit évidemment de règle en ce domaine, on est arrivé à se faire une idée assez exacte de la structure de l'organisation Gehlen et des tâches qu'elle confie à ses agents.

1) Les « V-men » se doivent d'accomplir un travail de « pénétration ». A Berlin-Est, par exemple, ils doivent entrer en rapport avec tel policier ou tel officier et le décider à travailler pour l'organisation. On obtient ainsi des renseignements précis sur les projets des « centres de décision de l'ennemi », en même temps qu'on démoralise ses collaborateurs.

2) Les « V-men », une fois passés

qui vient de

par Gérard Sandoz

dans le camp adverse, déménagent fréquemment. Quand ils sont chargés de ce qu'on appelle une « vérification », ils s'installent alors près d'un lieu stratégique qu'ils surveillent de façon permanente :

3) Mission particulièrement délicate et dangereuse, un « V-man » est chargé de se faire engager par le Service de renseignement de l'adversaire pour transmettre des informations, bien sûr, mais aussi pour démasquer les membres de l'organisation Gehlen qui travailleraient avec l'ennemi, et enfin pour lui fournir des informations truquées qui gênent le fonctionnement du service.

En Allemagne de l'Est, les hommes de Gehlen pullulent et ils ont, nous l'avons dit, la tâche relativement facile. Mais « le docteur » dispose aussi d'un appareil remarquablement organisé et efficace dans plusieurs pays communistes et même en U.R.S.S. Allen Dulles, qui s'y connaissait en matière d'espionnage, le disait « irremplaçable » et c'est pourquoi les services secrets américains se sont tellement émus à la nouvelle qu'il allait prendre sa retraite.

L'Abwehr

Pourtant, à l'origine, aucune vocation particulière ne semblait devoir mener Reinhard Gehlen à devenir un maître espion. Fils d'un officier de l'ancienne armée impériale, tout de suite après avoir passé son baccalauréat il s'engage dans la « Reichswehr », l'armée de la jeune république de Weimar qui, aux termes du traité de Versailles, ne devait pas compter plus de cent mille hommes, mais où, déjà, on forme activement, sous le commandement du général von Seeckt, les futurs cadres de l'énorme « Wehrmacht » qui sera l'armée de Hitler.

Discipliné et intelligent, Reinhard Gehlen se fait remarquer par ses supérieurs. Assez rapidement il devient lieutenant dans la cavalerie, puis capitaine et commandant. Il est fina-

lement admis dans la « Truppenamt » (administration des troupes), sous laquelle, baptisé d'un autre nom, se camoufle l'état-major dissous par les Alliés à la fin de la première guerre mondiale.

En 1933, quand Hitler prend le pouvoir, Gehlen qui a, comme on dit dans l'armée allemande, « le coup d'œil », fait déjà partie des quelque cinquante officiers allemands « qui comptent ».

Vient la guerre. Gehlen, officier d'état-major d'une division, est d'abord envoyé en Pologne, mais il est très rapidement rappelé pour servir auprès du général Halder, un des généraux les plus fidèles à Hitler. Plus tard encore, les Allemands ayant envahi l'Union soviétique, Reinhard Gehlen apparaît au côté du général von Leeb, dans les régions de Byalistok et de Minsk.

C'est là, sur le territoire soviétique ravagé par la guerre, que commence sa future carrière. Les chefs de l'armée allemande constatent en effet que les services de l'état-major de l'amiral Canaris, chef de l'« Abwehr », c'est-à-dire de l'espionnage et du contre-espionnage, fonctionnent assez mal. De plus, il n'a rien ou presque rien préparé pour cette forme de guerre qui consiste, par des méthodes « psychologiques », à démoraliser l'adversaire.

Reinhard Gehlen suggère alors au haut commandement allemand de créer un service spécial qui aura comme nom : « Fremde Heere Ost » (« Armées étrangères à l'Est ») et dont la tâche principale est ainsi formulée à l'époque : « Obtenir, à tout prix, des renseignements de tous ordres sur l'adversaire. Pénétrer chez l'ennemi. Saboter. »

Pendant toute la durée de la guerre, Reinhard Gehlen, avec le soutien actif de l'état-major, de Himmler et de Schellenberg, chefs des SS, perfectionne cet instrument et, de plus en plus souvent, il est amené à présenter personnellement, des rapports à Hitler.

Dans son secteur, il interroge des prisonniers soviétiques, il envoie des « collaborateurs » soviétiques de

NOUVE
époque

loin



ALLEN DULLES
Un connaisseur

rière les lignes ennemies, il organise un vaste réseau d'agents qui le renseignent sur ce qui se passe en U.R.S.S.

Dans une ferme

On dit aujourd'hui, en Allemagne, que Gehlen aurait eu les pires difficultés avec l'état-major parce qu'il s'opposait au régime hitlérien. Tout semble prouver le contraire. Le 9 janvier 1945, c'est-à-dire peu avant la fin de la guerre, le général Guderian, chef des troupes blindées, se base encore sur les rapports de Gehlen admirablement documentés sur les forces soviétiques, sur leur structure, sur l'identité des officiers et aussi sur la situation économique du pays, bref, sur toute l'organisation militaire, industrielle et humaine de l'U.R.S.S. dont Gehlen, grâce à ses milliers d'agents, a acquis une connaissance approfondie.

Bon hitlérien, mais intelligent, Gehlen sent venir la défaite de l'Allemagne. Comme il est également prudent, il fait tirer en trois exemplaires tous ses documents et les fait enterrer en trois endroits différents. On ne sait jamais : ils pourront peut-être resservir. Ils ont resservi.

Lorsque les troupes américaines, marchant sur Prague, traversent la Bavière, Gehlen se cache dans une ferme des Alpes bavaroises. Il y reste quelques semaines, puis, quand il estime le moment venu, il se « fait connaître » aux Américains et leur propose sa « marchandise ». D'abord sceptiques et même hostiles, ceux-ci l'internent dans un camp. Mais, un peu plus tard, un général américain de Wiesbaden, « spécialisé » dans le renseignement, interroge longuement Gehlen et en est ébloui. Ce que détiennent « le docteur » apparaît aux services secrets américains (et en particulier à Allen Dulles) comme le plus extraordinaire trésor de renseignements sur l'Union soviétique.

Pratiques, les Américains n'hésitent pas longtemps : en juillet, deux mois après la fin de la guerre, ils

embarquent Gehlen, son « trésor » et quelques-uns de ses collaborateurs dans un avion spécial. En étudiant de près les documents, ils constatent que, dans le domaine des affaires soviétiques, Gehlen en sait mille fois plus qu'eux. Du coup, ils opèrent immédiatement un renversement d'alliances qui, officiellement, ne sera effectué que quelques années plus tard.

Dès 1945, ils chargent Gehlen et ses collaborateurs allemands de former, sous contrôle américain, un service spécial qui aura pour mission de « traiter et exploiter tout ce qui sert à la connaissance de l'Union soviétique ». Cet organisme siège à Francfort et il est financé par les services secrets américains.

Gehlen, toujours prudent et soucieux de préserver l'avenir, a posé ses conditions.

1) « Son » service travaillera sous son autorité directe et sera purement allemand ;

2) Aucun de ses hommes ne fera quoi que ce soit qui serait « contraire aux intérêts allemands » ;

3) Jusqu'à la formation d'un gouvernement allemand, lui, Gehlen, se considérera comme « gérant des intérêts allemands ».

Les Américains, vainqueurs et sûrs d'eux, acceptent. Peut-être pensent-ils : « On verra bien... » On a vu en effet : l'organisation Gehlen s'est, depuis la fin de la guerre, développée de façon assez extraordinaire. Petit à petit, à la faveur de l'évolution politique, les services de Gehlen sont devenus une organisation germano-américaine.

Les Américains, certes, y jouent un rôle prépondérant. Ils ont plus de moyens financiers et techniques et aussi, dans certains pays, plus de « relations » que les Allemands. Mais un « service spécial », indépendant des services secrets américains (donc plus encore du gouvernement de Washington que ceux-ci tiennent à l'écart), est chargé de « défendre les intérêts spécifiquement allemands ».

De là vient que les Américains

→ redoutent le départ de Gehlen, qui provoquerait une germanisation encore plus poussée du service. Cette évolution était d'ailleurs prévisible : à peine les Américains avaient-ils récupéré Gehlen que M. Adenauer le recevait personnellement à plusieurs reprises, pour obtenir des renseignements, bien sûr, mais aussi pour lui conseiller une certaine « prudence » à l'égard des Américains.

Klaus

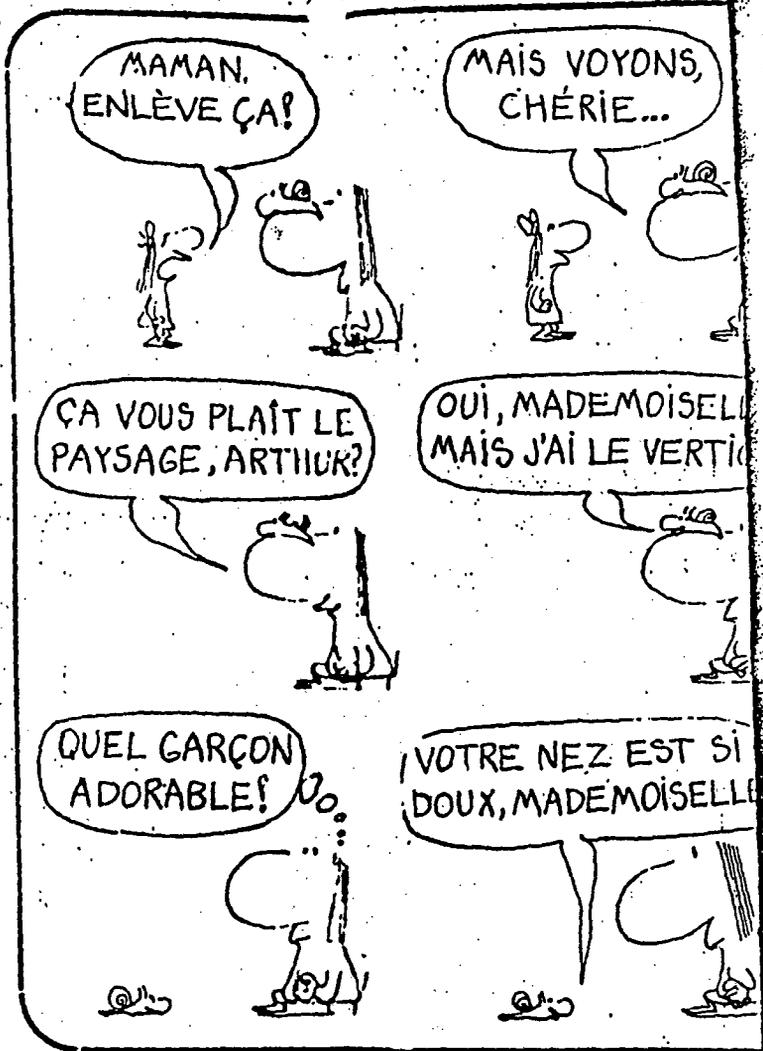
Ce qui est remarquable dans l'organisation Gehlen, c'est qu'elle ne fait pas seulement du renseignement classique, comme en font tous les pays, c'est qu'elle comporte une section spéciale, la « Tiefenforschung » (exploration en profondeur). Une très nombreuse équipe d'économistes, de techniciens de toutes sortes et même de sociologues, étudie et prépare de façon scientifique le terrain sur lequel seront envoyés les « V-men ». En font partie presque tous les « spécialistes » qui, du temps de Hitler et de la guerre, avaient déjà pratiqué ce genre d'études. Bien sûr, les méthodes ont changé et, aux côtés de ces nazis, il semble même qu'on trouve aujourd'hui quelques participants à la révolte des généraux du 20 juillet 1944.

Malgré cela, la direction reste nazie de cœur et il est inquiétant de voir que l'organisation ne tient aucun compte de la « détente » souhaitée par le gouvernement avec les pays de l'Est et reste très agressive.

Il est possible que l'on exagère pour des raisons politiques l'importance de l'organisation Gehlen, mais les « spécialistes » américains confirment qu'elle est la plus « efficace » d'Europe. Exemple le plus récent : Gehlen avait réussi à faire passer en Allemagne de l'Est un de ses meilleurs agents qui avait pour mission de prendre « contact » avec des officiers de la mission soviétique militaire à Pankov. « Klaus », l'homme de Gehlen, a été finalement arrêté à Berlin-Est : mais avant d'être pris, il avait réussi à établir un état très précis des divisions soviétiques en Allemagne. Actuellement, les services secrets américains cherchent à négocier sa libération en échange de celle d'un agent soviétique réputé « accidenté » il y a quelques années...

Si, pour le renseignement dans les pays communistes, la collaboration entre l'organisation Gehlen et les services secrets américains est extrêmement étroite, il n'en est pas de même pour le « travail » dans d'autres pays. L'organisation Gehlen vole maintenant de ses propres ailes. Elle a réussi à prendre pied un peu partout dans le monde, et essentiellement dans les pays arabes. Ses meilleurs agents dans le Proche-Orient sont d'anciens nazis qui, pendant la guerre, y avaient pris des « contacts », pour prôner, au nom du Troisième Reich, la lutte contre l'impérialisme britannique.

GERARD SANDOZ



Fait divers

Le gang des « B.D. »

* A défaut de drifter les greniers, on peut aussi fracturer les portes des collectionneurs

C'est toujours autant de gain pour les serruriers, le printemps 1967 connaît ses « nouveaux » cambrioleurs. Une nouvelle mode vient d'être lancée parmi les petits truands : le vol de bandes dessinées. Première tentative, une prise forcée au pied-de-biche, et premier succès, l'après-midi du 31 mars : quelques hommes ont cambriolé Claude Beylle, l'un des fondateurs du club des Bandes dessinées et kidnappé quelques centaines de « Robinson », « Hurrah », « L'Aventureux », « Donald » et autres trésors, luxueusement reliés dans une douzaine d'albums. La prise était bonne, il y en avait là pour près de deux millions anciens.

Depuis, les amateurs tremblent et

se méfient. Noblesse oblige. Les bandes dessinées sont reconnues valeurs sûres. Leurs collections cotent parfois deux, cinq ou sept millions à « l'Argus des B. D. ». Alors on fait doubler les serrures des appartements et renforcer la porte du Club, rue Gager-Cabillot, à la fois sanctuaire rempli de trésors imprimés et siège de cette association à l'appellation magnifiquement contrôlée : Cercle d'études des Littératures d'expression graphique (C.E.L.E.G.).

Perles fines

Les voleurs ont donc pris le pas sur quelques doux paranofaques. L'irruption de la cambriole dans ce

petit monde, où la nostalgie de l'enfance compte beaucoup, a provoqué de violentes colères. Le conseil d'administration du C.E.L.E.G. a prié ses 1 500 adhérents de s'opposer à la revente éventuelle des collections volées et à leur recel. Et son président, Jean Lacassin, a fort mal pris la chose : « Voici déjà un certain temps que je suis écœuré, dit-il, par le milieu de collectionneurs de bandes dessinées grâce auxquels les proportions d'imbéciles heureux, de complexes sexuels, de névrosés, de doux paranoïaques, d'avares, d'algrés et d'intrigants a augmenté de 90 % dans mes relations. A cette liste d'épithètes, j'ajouterai désormais celle de voleurs. »

Car c'est bien d'une opération « bandes dessinées » qu'il s'agit. Les cambrioleurs de « Robinson », « Hurrah » et « Donald » ont négligé chez Claude Beylie un collier de perles fines qu'ils n'ont pas pu ne pas voir et un coffret à bijoux bien en évidence sur une cheminée. Ils ont simplement renversé une pile de linge et pris quelques milliers d'anciens francs pour donner le change.

La première victime de ce petit gang des bandes dessinées hésitait un peu à se rendre chez les policiers. Le club a beau compter un commissaire parmi ses adeptes, on ne savait encore si le vol des « Robinson » allait être pris au sérieux dans les brigades territoriales parisiennes. Aujourd'hui on le sait. Les inspecteurs de la P.J. ont soigneusement noté la liste des albums